

## Article

---

« *Hellman's Scrapbook* de Robert Majzels : un autre regard sur la surconscience linguistique québécoise »

Catherine Leclerc

*Voix et Images*, vol. 27, n° 3, (81) 2002, p. 504-522.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/013326ar>

DOI: 10.7202/013326ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Hellman's Scrapbook de Robert Majzels : un autre regard sur la surconscience linguistique québécoise\*

Catherine Leclerc, Université Concordia

---

*De l'avis de plusieurs commentateurs, la littérature québécoise se caractérise par l'attention qu'elle porte aux rapports entre langues et littérature — ce que Lise Gauvin appelle la surconscience linguistique de l'écrivain. Cet article propose une lecture de Hellman's Scrapbook de Robert Majzels, qui vise à mettre en lumière le fait que pareille surconscience (et son corollaire fréquent de plurilinguisme) ne se limite pas aux œuvres québécoises publiées en français. Hellman's Scrapbook constitue un exemple frappant de surconscience linguistique, et les stratégies plurilingues qu'on y trouve invitent à une réévaluation des lignes de démarcation permettant de définir le champ littéraire québécois.*

---

## Le jeu des langues

Ce terme de surconscience linguistique, auquel les pages qui suivent doivent leur titre, la critique Lise Gauvin l'emploie pour désigner ce qu'elle considère être l'un des principaux « catalyseurs » du discours littéraire québécois :

De *Parti Pris* à Tremblay, de Ducharme aux romanciers des années quatre-vingt et aux écrivains dont le parcours passe par l'expérience d'autres langues, les manifestations du jeu des langues sont extrêmement variées. Si les années soixante ont été marquées par la provocation du joul, on remarque une intégration de plus en plus large, dans les textes des années quatre-vingt, aussi bien du québécois que de langues autres que le français. Cette intégration ou cohabitation des langues [est] visible tout autant chez des écrivains dont la langue maternelle est le français que chez d'autres dont l'expérience est plus complexe<sup>1</sup>.

---

\* Le travail de recherche nécessaire à la rédaction de cet article a été grandement facilité par une bourse doctorale du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

1. Lise Gauvin, « La place du marché romanesque : le ducharmien », *Études françaises*, vol. 28, n<sup>os</sup> 2-3, 1992-1993, p. 107.

Hétéroglotte, plurilingue, mettant les langues en circulation, prenant en charge une multiplicité de discours... telles sont les caractéristiques que Gauvin, dans une série de travaux publiés depuis les années quatre-vingt, attribue à la littérature québécoise contemporaine. Une littérature, affirme-t-elle, qui, «du tourment de langage», a évolué peu à peu «vers une conscience de la langue comme d'un vaste laboratoire de possibles<sup>2</sup>».

Ainsi théorisée, la surconscience linguistique n'en possède pas moins des frontières assez strictes quant à son application. En effet, les réflexions de Gauvin portent exclusivement sur la littérature francophone. Elles suivent en cela un découpage institutionnel canonique, où l'adéquation entre langue et territoire, à la base de la constitution des littératures nationales, continue d'avoir son importance. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. La précarité du français dans un Québec au cœur de l'Amérique anglophone a engendré, comme on le sait, certaines visées de préservation — ce que Gauvin appelle un «devoir de vigilance quant au sort réservé au français<sup>3</sup>». Forte des nouveaux acquis du français comme langue véhiculaire, la littérature québécoise s'ouvre de plus en plus à un métissage d'ailleurs célébré par la critique; mais on préfère encore qu'elle se donne comme francophone d'abord, voire comme francophone par définition<sup>4</sup>.

Et pourtant la notion de surconscience linguistique permet de déceler l'existence d'une communauté de préoccupations qui, au sein de la littérature québécoise, traverse la frontière des langues. Gauvin elle-même le reconnaît: ce sont les *relations* (généralement conflictuelles) entre plusieurs langues et niveaux de langues qui ont donné lieu à la surconscience linguistique québécoise<sup>5</sup>. Issue en grande partie de la confrontation traditionnelle entre le français et l'anglais, cette surconscience se perpétue aujourd'hui dans une fascination pour les autres langues où les corpus québécois anglophone et francophone sont peut-être appelés à se rejoindre. Le jeu des langues, la conscience et le brouillage de la frontière existant entre les langues se retrouvent de part et d'autre des lignes de démarcation linguistique qui façonnent notre littérature. Du moins est-ce dans cette perspective que j'aimerais situer le roman *Hellman's Scrapbook*

2. *Id.*, *Langagement*, Montréal, Boréal, 2000, p. 212 et 213.

3. *Ibid.*, p. 213.

4. Encore récemment, Gilles Marcotte, dans «Neil Bissoondath disait...» (*Québec Studies*, vol. XXVI, automne 1998-hiver 1999, p. 6), estimait que l'identité littéraire québécoise était incompatible avec le fait d'écrire en anglais. «C'est affaire de langue», écrit-il, ajoutant qu'il «n'existe évidemment pas une telle chose qu'une littérature anglo-québécoise [...]». Les écrivains de langue anglaise vivant au Québec et ayant la citoyenneté canadienne [...], si d'aventure ils veulent se donner une identité nationale, penseront d'abord au Canada.» Ajoutons, toutefois, que le propos de Marcotte est plus nuancé que cette citation ne le laisse entendre.

5. Lise Gauvin, *Langagement*, *op. cit.*, p. 8.

de Robert Majzels<sup>6</sup>. Publié en 1992, ce roman est certes attentif aux langues. Écrit en anglais, il ne l'est pas tout à fait, puisqu'il fait de sa langue «une langue rompue<sup>7</sup>» par la présence tangible d'autres langues. Il s'agit d'un roman plurilingue, qui contient de longs passages en français, ainsi que d'autres, plus brefs, dans une variété de langues des Philippines. Un roman qui témoigne de l'importance, de la cohabitation, parfois du conflit, des langues dans l'ensemble de la culture québécoise. Un roman, de plus, qui se met en quête de nouveaux cadres où insérer le plurilinguisme. «Sur un territoire où les langues se négocient laborieusement, se légifèrent même, l'illusion de la transparence et du caractère naturel de la langue tient difficilement<sup>8</sup>», note Majzels. Dans l'écriture de cet auteur, l'usage d'une langue ou d'une autre devient alors marqué par sa partialité. S'entrechoquant, donnant lieu à «des récits apparentés mais radicalement conflictuels<sup>9</sup>», les langues s'appellent les unes les autres en même temps qu'elle tentent de s'imposer silence.

### La mimésis convoquée et mise à mal

Comment cela se manifeste-t-il dans *Hellman's Scrapbook*? Un résumé de l'intrigue aidera la lectrice, le lecteur, à s'y retrouver. *Hellman's Scrapbook* est le carnet de David Hellman, incarcéré dans un institut psychiatrique pour avoir tenté de mettre le feu à ses mains. Dans ce carnet sont notées une série de confessions adressées à différents personnages. Le narrateur y remonte à la source de son trouble : lorsqu'il prend la main de quelqu'un, Hellman a accès aux pensées de cette personne — ce qui lui permet d'appréhender le monde depuis une variété de points de vue, et dans une variété de langues. Ainsi, tenant la main de son père lors d'une visite à la synagogue à l'âge de six ans, le protagoniste s'imprègne de l'expérience des camps d'extermination qui fut celle de ses parents. À partir de ce récit silencieux et en alternance avec lui, des moments choisis de la vie de Hellman sont relatés, qui s'étendent des années cinquante aux années quatre-vingt : son enfance dans le quartier Côte-des-Neiges ; son premier emploi à Expo 67, dans les cabines de jeu de la Ronde ; ses incursions dans la contre-culture des années soixante-dix ; son entrée à l'usine Continental Steel, où il prend place au sein d'un réseau de solidarité entre travailleurs et est témoin de la mobilisation collective visant à changer le statut du français ; sa rencontre avec des révolutionnaires phi-

6. Robert Majzels, *Hellman's Scrapbook*, Dunvegan (Ontario), Cormorant Books, 1992. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *H*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. Lorsque nécessaire, ma traduction sera donnée dans une note.

7. *Id.*, «Anglophones, francophones, barbarophones : écrire dans une langue rompue», *Québec Studies*, vol. XXVI, automne 1998-hiver 1999, p. 17.

8. *Ibid.*, p. 19.

9. *Ibid.*

lippines, qu'il ira rejoindre d'abord à Manille puis dans les montagnes des Philippines; son arrestation en leur compagnie; et enfin, la tentative d'im-molation qui le ramènera à Montréal, où il sera interné.

Le plurilinguisme du roman participe de la reconstitution du paysage sociolinguistique montréalais, où aucun code ne détient suffisamment d'au-torité pour s'implanter hors de tout doute comme langue commune<sup>10</sup>. Dans cette optique, le rôle des langues utilisées par Majzels semble suivre un parti pris réaliste: différentes langues apparaissent dans le roman à mesure que le jeune juif anglophone qu'est son protagoniste en fait la rencontre. L'effet de réel est en outre accentué, tout au long du récit, par l'insertion de coupures de journaux, empruntées aussi bien à *La Presse* et au *Devoir* qu'à *The Gazette*. Or, ces coupures de journaux sont aussi l'un des principaux véhicules du plurilinguisme dans *Hellman's Scrapbook*. De sorte que la tra-versée des frontières linguistiques et la documentation de l'actualité locale s'accomplissent dans une même foulée. En consignait dans son cahier, col-lés sur son propre texte, des articles des principaux journaux montréalais quelle que soit leur langue, Hellman narrateur affirme vouloir mettre ses méditations à l'abri des regards inquisiteurs. Ce faisant, il leur procure sur-tout un contexte sociohistorique élargi, ouvert à la controverse.

Ainsi, les conventions du roman réaliste permettent-elles à Majzels de faire œuvre de description, et de rendre un peu de sa complexité au tissu socioculturel montréalais. Mais si l'écrivain tire parti de telles conventions, c'est pour aussitôt leur infliger d'importantes torsions. Rappelons qu'on a ici affaire à un récit qui n'hésite pas à user de magie pour forcer les portes du réel qu'il entend décrire: l'étrange pouvoir dont David Hellman est affublé déborde le cadre réaliste, tout en constituant une voie d'accès importante pour le plurilinguisme. Rappelons aussi que ce récit, emprun-tant à Hubert Aquin, est narré depuis un institut psychiatrique — ce qui jette d'emblée un doute sur la crédibilité du narrateur. En outre, les sou-venirs que relate ce narrateur en pleine dérive psychique sont recompo-sés à partir de ce qu'il perçoit être la réalité de son internement. Dans l'autobiographie fictive de David Hellman, la plupart des personnages qui ressurgissent du passé occupent également une fonction à l'institut psy-chiatrique. À la fin du roman, ces figures — dont on a appris de qui le décès, de qui la disparition — se trouvent rassemblées dans la chambre du protagoniste, en préparation du premier référendum sur la souverai-neté du Québec, pour une réunion en faveur du OUI. Pour compliquer davantage les choses, la date donnée pour cette réunion se situe, dans

10. En témoigne ce passage où Hellman décrit sa relation avec le préposé aux bénéficiaires francophone chargé de s'occuper de lui: «I talked to him in French and I think he appreciated it, although he kept switching back to English.» (H, 86) («Je lui parlais en français et je pense qu'il appréciait que je le fasse, même s'il n'arrêtait pas de retourner à l'anglais.»)

une contemporanéité post-historique, après le 20 mai 1980 et la tenue du référendum<sup>11</sup>. À ce stade, les lecteurs et lectrices de *Hellman's Scrapbook* ont déjà lu, sous la plume du journaliste Michel Nadeau du *Devoir*, que «le miracle ne s'est pas produit» (*H*, 354). Tout au long du récit, des versions différentes, voire inconciliables, d'un même événement reviennent chaque fois mettre en doute l'adéquation entre le déroulement des faits narrés et celui de la narration. Et on ne sait trop si, dans les récits qui nous sont proposés en alternance, les événements passés sont remémorés dans un présent à moitié rêvé, ou si du présent ne découle pas plutôt la fabrication pure et simple des souvenirs évoqués. Sans compter que — caché, montré, perdu et retrouvé, présent à la fois dans sa matérialité et comme sujet du récit — le *scrapbook* lui-même fait appel à un mode de narration qui dirige constamment notre attention vers une scène d'écriture qui est aussi un lieu d'invention et d'expérimentation<sup>12</sup>.

Sur un plan plus strictement linguistique, la mimésis convoquée est également mise à mal, mais les torsions qu'elle subit prennent alors un tour moins ludique. C'est qu'elles renvoient cette fois à des conventions sociales et littéraires qui sont autant de signes d'un rapport de pouvoir. La cohabitation de plusieurs langues dans un même texte, surtout lorsqu'elle accorde aux acteurs sociaux un registre et un code linguistique spécifiques, fait jouer ce que Sherry Simon appelle avec Gérard Genette «le cratylisme du code», c'est-à-dire l'idée que les codes affirment par leur seule présence une vérité qui ne pourrait se dire autrement<sup>13</sup>. Ajoutons que cette vérité ne prend son sens que dans la juxtaposition des codes. Son interprétation est régie par la façon dont les codes s'articulent les uns aux autres — bref, par leur distribution hiérarchique. Dans un texte littéraire, c'est à la langue tutélaire qu'il revient de veiller à la répartition des autres codes. Les langues surnuméraires, elles, peuvent aisément être réduites à une valeur indicielle et se voir assigner une tâche restreinte d'authentification.

La sociolinguiste Chantal Zabus<sup>14</sup> a soulevé le problème à propos des littératures africaines écrites dans une langue européenne. Selon Zabus,

11. Ce choix de date a été relevé par David Leahy dans «The Politics of the Subject in *Hellman's Scrapbook*», communication présentée dans la séance «Producing English in Quebec» de l'APAUCC/ALCQ au Congrès des sociétés savantes, UQÀM, juin 1995. Leahy, qui voit dans *Hellman's Scrapbook* un roman nationaliste, interprétait le choix de cette date en signalant que l'identité nationale, dans une perspective postcoloniale, est toujours un projet en devenir.
12. Patricia Merivale le fait remarquer dans «Portrait of the Artist», compte rendu de *Hellman's Scrapbook*, *Canadian Literature*, n° 140, printemps 1994, p. 101.
13. Sherry Simon, *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, p. 171. Simon cite Gérard Genette, *Mimologiques. Voyages en Cratylie*, Paris, Seuil, 1976.
14. Chantal Zabus, *The African Palimpsest : Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1991 ; voir, en particulier, les pages 157-158 et 182.

l'alternance de plusieurs langues dans un même texte présente l'avantage de renvoyer le code dominant à ses propres insuffisances, et de montrer qu'il ne peut prendre en charge la totalité du monde. Pour Zabrus, cependant, cet avantage se paie d'une certaine réification des autres langues employées, puisque c'est à la langue colonisatrice que revient d'assurer la continuité du récit. C'est donc une langue dominante qui traduit, paraphrase ou contextualise la vérité dont les autres langues seraient porteuses, fournissant dès lors à ces langues un cadre interprétatif qui n'est pas le leur. Le cas de *Hellman's Scrapbook* est légèrement différent dans la mesure où la continuité s'établit dans la langue maternelle d'un narrateur qui insiste pour avoir recours à d'autres langues. Le narrateur et son public se trouvent dans un même rapport d'étrangeté supposé face aux codes que la langue tutélaire se voit forcée d'absorber. Toutefois, le danger d'une réification des codes surnuméraires demeure présent du fait qu'ils partagent l'espace textuel avec une langue principale qui, en littérature comme dans l'ensemble des relations internationales, se montre à la fois dominante et accueillante — en somme, hégémonique. En tant que *lingua franca* des mondes colonial et postcolonial, explique Sherry Simon, l'anglais crée de multiples connections de surface, laissant aux vernaculaires la profondeur des rapports communautaires<sup>15</sup>. Il en faut peu, dès lors, pour qu'aux langues non hégémoniques soit associée une perception d'enracinement, voire de fixité culturelle.

Dans *Hellman's Scrapbook*, l'insertion graduelle des langues des Philippines mime le processus d'apprentissage par lequel le narrateur acquiert une connaissance minimale de ces langues. Incidemment, elle tient compte du même coup de la distance qui les sépare de leur lectorat nord-américain. Les passages en tagalog, en visayan, en cebuano ou en llongo sont toujours médiatisés par la présence de cet étranger qu'est alors le narrateur: «You will have to learn to speak Visayan. First, let's eat. Mangaon ta. After, you can sleep. Tulog» (*H*, 430)<sup>16</sup>. À la faveur du contexte québécois, il est possible pour Majzels de faire un usage moins restreint du français, sans toujours amortir le choc de la différence linguistique. Par endroits, le français vient même prendre le relais de la narration en langue anglaise, assumant une fonction qui n'est plus uniquement discursive et ornementale mais également diégétique<sup>17</sup>. Reste que si le déséquilibre entre anglais, français et langues philippines se justifie par le degré de familiarité du protagoniste avec chacune de ces langues, l'amortissement

- 
15. Sherry Simon, «Fetishizing The Foreign? Lepage's 'Trilogie des dragons'», *Discours social/Social Discourse*, vol. V, n<sup>os</sup> 3-4, été-automne 1993, p. 132. Je traduis librement le propos de Simon.
  16. «Il te faudra apprendre à parler visayan. D'abord, mangeons. Mangaon ta. Après, tu peux dormir. Tulog.»
  17. Je fais référence ici à la distinction établie par André Belleau dans «Code social et code littéraire dans le roman québécois», *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 187.

relatif des dernières par la médiation de la première est aussi sujet à d'autres règles : il nous procure un portrait exact de leur poids différentiel sur la scène internationale. Ainsi, la réalité plurilingue décrite dans le *récit* ne peut être accommodée tout à fait, ni entièrement reproduite par la loi à laquelle, tout en la mettant en question, le *discours* servant à narrer ce récit continue d'adhérer<sup>18</sup>. En même temps, cette faille du mimétisme s'avère révélatrice de la réalité des rapports de force existant entre les langues à l'heure de la mondialisation. Semblable en cela à celui des littératures analysées par Zabuz, le plurilinguisme majzelsien se heurte à une hiérarchisation préétablie des langues qu'il ne peut qu'exposer, sans tout à fait parvenir à la contrer<sup>19</sup>.

### (Faire) parler la langue de l'autre

Le *trafic des langues* qui a désormais cours sur les scènes nationale et internationale a donné lieu, selon Sherry Simon, à une véritable culture de la traduction<sup>20</sup>. *Hellman's Scrapbook* s'inscrit d'emblée dans cette culture traductionnelle. La traduction prend place comme activité à même le corps du texte composé par Majzels. Elle y est présente également sur un plan thématique, puisque le personnage principal à la fois s'adonne à la traduction et est entouré de personnages qui, à des degrés divers, font eux aussi office d'interprètes. Il convient donc de s'interroger sur la valeur attribuée à la traduction dans ce roman plurilingue.

Dans son premier versant, la thématisation de la traduction s'accompagne d'une vision optimiste et éthique de celle-ci. À ce sujet, notons d'abord que la seule figure véritablement héroïque de ce roman, qui insiste sur le caractère trompeur de toute forme d'héroïsme, est celle d'un traducteur. Lors d'une réécriture des voyages autour du monde ayant eu cours au xvii<sup>e</sup> siècle, Majzels moque les grands récits coloniaux de l'histoire occidentale et fait intervenir un traducteur en tant que nouveau héros de l'exploration territoriale. C'est le personnage historique de Henrique, esclave mais aussi interprète des colonisateurs-découvreurs. Devançant ses maîtres plus célèbres, Henrique — dont le récit oublié est reconstitué dans *Hellman's Scrapbook* — sera le premier homme à faire le tour du

18. Je fais référence ici à la distinction entre récit et discours établie par les formalistes russes. Dans *Des langues qui résonnent : l'hétérolinguisme au xix<sup>e</sup> siècle québécois* (Montréal, Fides, coll. «Nouvelles études québécoises», 1997, p. 38-44), Rainier Grutman a montré l'utilité de cette distinction pour l'analyse des littératures plurilingues : «Dans toute œuvre, il existe une tendance à mentionner des langues sans les citer» (p. 38), écrit-il. Et : «Sous peine de perdre les lecteurs, la polyphonie typique du monde représenté ne saurait être reproduite dans l'univers représentant. Elle sera plutôt évoquée à l'aide de quelques touches soigneusement apportées» (p. 42).

19. Incidemment, Majzels a dû réduire la proportion de français dans son texte pour que *Hellman's Scrapbook* soit accepté par un éditeur (conversation avec l'auteur).

20. C'est l'hypothèse prônée dans *Le trafic des langues* et dans de nombreux autres écrits de Simon.



monde, «*returning to his home in Malaysia a full year before the Spaniards reach their own*» (H, 447)<sup>21</sup>. Quant aux traducteurs contemporains dépeints dans le roman, leur influence est mise à l'avant-plan du fait que ce sont des porte-parole engagés auprès des gens dont ils font circuler les propos. En témoigne ce commentaire fait par Hellman au sujet de Romy, l'un de ses interprètes philippins : «*As seems to happen with most translators, he had adopted my cause as his own*» (H, 389)<sup>22</sup>. En témoigne aussi l'attitude d'une autre interprète, Marcie, lorsqu'elle traduit à l'intention du protagoniste les débats tenus au sein d'une organisation de coupeurs de canne. Marcie ne se contente pas alors de faire sienne la cause de ces gens qui sont les siens ; elle y met aussi du sien et, ajoutant sa voix à la leur, renchérit sur leur propos : «*In a month, many children will be dead of the chickenpox, Marcie said, exceeding her role as a translator*» (H, 399)<sup>23</sup>. Le rôle des interprètes majzelsiens dépasse celui de simple relais dans la transmission du sens, puisque ces traducteurs interviennent à partir de leur propre subjectivité et participent activement à une entreprise qui conserve les traces de leur intervention<sup>24</sup>. Et si le sujet traduisant influe sur la forme que prendra sa traduction, l'acte de traduire transforme à son tour son exécutant, qui devient lui-même autre en faisant sienne la voix de l'autre. Cet acte représente un moyen non seulement de s'inclure dans une chaîne de solidarité, mais de tendre vers l'autre au point de brouiller la frontière des identités. Pour David Hellman traducteur, à tout le moins, là, dans ce possible rapprochement, se situe tout l'attrait de la traduction :

The truth is, it wasn't their pleading that convinced me to do it — Maria did none of it, simply standing off to one side while they argued with me — it wasn't even the political correctness of ensuring French translation to a Quebec audience. It was the idea of facing the crowd at her side, her words in my mouth, from tongue to tongue. If I had dared I would have taken her hand, and become an empty medium for her. Les Philippines sont un archipel de plus de sept mille îles [...] (H, 309-310)<sup>25</sup>.

21. «[...] retournant chez lui en Malaisie une année complète avant que les Espagnols n'atteignent leur chez-soi.»
22. «Comme ce semble être le cas chez la plupart des traducteurs, il avait fait sienne ma cause.»
23. «Dans un mois, plusieurs enfants seront morts de la varicelle, dit Marcie, outrepassant son rôle de traductrice.»
24. En ce sens, le texte de Majzels (qui est aussi traducteur) fait écho à une conception de la traduction de plus en plus répandue chez les traductologues. Voir, entre autres, Barbara Folkart, *Le conflit des énonciations : traduction et discours rapporté*, Candiatic, Balzac, 1991 ; et Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Londres/New York, Routledge, 1995.
25. «À vrai dire, ce n'est pas leurs supplications qui me convainquirent de le faire — Maria n'y participait pas, se tenant simplement à côté pendant qu'ils discutaient avec moi — ce n'est même pas la rectitude politique d'assurer une traduction française à un public québécois. C'était l'idée de faire face à la foule à ses côtés, ses mots dans ma bouche, d'une langue à l'autre. Si j'avais osé, j'aurais pris sa main, et serais devenu un véhicule vacant pour elle.»

Les promesses de rapprochement que la traduction recèle comportent toutefois un versant plus sombre. Dans le Montréal des années soixante et soixante-dix, les modalités du passage entre les langues doivent beaucoup au climat de conflit et d'inégalité qui prévaut entre francophones et anglophones. Un climat, du reste, que la traduction telle qu'elle s'effectue semble perpétuer davantage qu'elle ne contribue à le surmonter. Pour les ouvriers de l'usine où le protagoniste travaille, traduire veut dire devoir parler la langue des patrons. Beaucoup plus rare de la part des patrons, le même acte, lorsqu'il se produit, tient au contraire à un dispositif supplémentaire leur permettant d'assurer leur supériorité — ce qu'ils font, par exemple, en opposant leur français européen à la langue québécoise populaire de leurs employés, pour aussitôt retourner à l'anglais :

Quel dommage, dis-je que vous ayez choisi ce moment pour prendre la direction du syndicat. Dommage, dis-je, non pour la compagnie mais bien pour vous. [...] His French is almost perfect, though the accent's Parisian, not Québécois, and, having showcased it, he immediately switches into English (*H*, 304)<sup>26</sup>.

Même lorsqu'elle est bidirectionnelle, la traduction n'est pas garante de réciprocité. Une élite en contrôle à la fois l'apparition et les modalités. En retour, et on en constatera bientôt les conséquences sur le parcours de Hellman, les membres de groupes dominés se montrent rétifs à élargir les frontières de leur communauté.

Pour échapper à de telles tensions, le protagoniste quitte Montréal et se tourne vers les Philippines, mais sans y trouver non plus d'utopie traductionnelle. À son arrivée, l'impérialisme a déjà fait oeuvre de traduction, ce qui lui permet de communiquer directement avec nombre de ceux qu'il rencontre, et de trouver parmi eux des interprètes pouvant aisément lui transmettre les propos des autres. Par contre, les progrès linguistiques accomplis par le héros, son intrusion dans l'univers intérieur des personnages qu'il rencontre, bref, l'établissement de contacts privilégiés avec ses hôtes n'abolissent pas la distance d'avec ceux-ci ; ils maintiennent une ignorance à laquelle il ne semble pas possible de remédier : « The trouble was, I couldn't read them at all » (*H*, 387)<sup>27</sup>. Pire, la démarche de Hellman, consignante dans son cahier une liste de mots à apprendre et à traduire, ressemble à s'y méprendre à celle du découvreur Francisco de Serrão, dont certaines lettres de voyage sont intégrées à la trame du roman. À la fin de son séjour dans une île du Pacifique, où il a été accueilli chaleureusement, Serrão affirmera avoir « *betrayed the trust of these Island people* » (*H*, 405)<sup>28</sup> en les mettant en contact avec les puis-

26. « Son français est presque parfait, bien que l'accent soit parisien, pas québécois, et, après en avoir fait montre, il passe immédiatement à l'anglais. »

27. « Le problème était que je ne pouvais pas du tout lire ces gens. »

28. « [...] trahi la confiance de ces insulaires. »

sances coloniales. Il regrettera avoir mis ses connaissances d'explorateur au service de ce que les habitants locaux décrivent comme « *the approaching plague*<sup>29</sup> ». En somme, l'apprentissage des langues locales ne libère Hellman que de façon ambiguë du fardeau du pouvoir et de ses abus. La traduction s'inscrit ici dans une tradition, et cette tradition en est souvent une d'exploitation.

La solution adoptée par Majzels pour contrer les problèmes de domination et de sujétion posés par la traduction consiste à montrer celle-ci comme un processus partiel. Dans *Hellman's Scrapbook*, la traduction n'est que l'une des modalités de la rencontre des langues. Elle ne se suffit pas à elle-même. Certains passages — en français surtout, mais aussi en tagalog et en d'autres langues philippines — ne sont pas traduits. Ils s'accompagnent parfois de procédés paraphrastiques visant à les acclimater à la langue tutélaire<sup>30</sup>. Mais ils sont aussi liés à la conviction que la traduction ne présente pas une voie d'accès complète : le narrateur, même s'il parle leur langue, s'acharne à exprimer sa difficulté à lire ses interlocuteurs et interlocutrices venus d'autres horizons linguistiques. D'où la nécessité de conserver des plages d'opacité dans le texte. Le refus de tout traduire n'est pas tant un refus de la traduction qu'un appel à de nouveaux pactes de traduction. En ce sens, il n'est pas étonnant que le roman plurilingue qu'est *Hellman's Scrapbook* s'accompagne d'une critique du colonialisme et de l'impérialisme. Le refus de traduire, ici, va de pair avec la conviction que la multiplicité des langues est la condition même de la traduction. Tel est, dans les mots du traductologue Michael Cronin, la gageure de toute entreprise de traduction :

It is resistance to translation, not acceptance, that generates translation. If a group of individuals or a people agree to translate themselves into another language, that is if they accept translation unreservedly, then the need for translation soon disappears. For the *translated* there is no more *translation*<sup>31</sup>.

### Communautés à créer

Aucune utopie égalitaire ne vient, dans *Hellman's Scrapbook*, résoudre une telle difficulté. Et pourtant quelque chose s'y joue qui, me

29. «[...] la peste qui s'en vient.»

30. Procédés que Chantal Zabus appelle «the twin methods of "cushioning" and "contextualization"» (*op. cit.*, p. 157 et 158) («les méthodes jumelles de l'amortissement et de la mise en contexte»). Par *cushioning*, Zabus entend l'usage de mots indigènes additionnés de leur traduction ou de parenthèses explicatives. Par *contextualization*, elle renvoie à leur insertion dans un champ sémantique qui permet de les décoder.

31. Michael Cronin, *Across The Lines: Travel, Language, Translation*, Cork, Cork University Press, 2000, p. 95. («C'est la résistance à la traduction, pas son acceptation, qui génère la traduction. Si un groupe d'individus ou un peuple acceptent de se traduire dans une autre langue, c'est-à-dire s'ils acceptent la traduction sans réserve, alors le besoin de traduire disparaît. Pour quiconque est traduit, il n'y a plus de traduction.»)

semble-t-il, permet de déjouer la distribution de rôles figés attribués d'emblée aux communautés linguistiques, et de remettre les langues en mouvement. En conservant au processus de traduction et à la langue à traduire leur visibilité, Majzels fait le pari qu'il est possible de transporter un univers linguistique sur de nouveaux terrains d'intervention, possible d'en étendre les lieux de répercussion sans pour autant procéder à une assimilation complète. Telle qu'elle s'accomplit dans *Hellman's Scrapbook*, la traversée des langues indique à la fois la mobilité propre aux éléments d'une langue, le renouvellement que représente chacune de leurs utilisations et les heurts qui accompagnent ces inévitables déplacements. L'appel ainsi lancé est d'autant plus efficace qu'il évite la naïveté, et refuse de faire l'économie des difficultés inhérentes aux situations de contact entre les langues : la cohabitation, ici, est aussi confrontation.

À ce sujet, il est utile de noter que c'est par le biais d'une interpellation que la narration en vient le plus souvent à changer de support linguistique. Ainsi, dans ce passage en français d'environ une page, dont les premières lignes sont : «Ton père, court, courbé, le cou plissé, la bouche en rictus, les yeux gris cloués au sol. Comme s'il s'excusait de son existence. Trop d'années de travail suivies de trop d'années sans travail.» (*H*, 312) L'abandon momentané de l'anglais, lorsqu'il se produit, met en lumière la relation existant entre les passages en question et leur environnement textuel immédiat, dont ils se démarquent. Mais surtout, il tient au rapport que ces passages entretiennent avec des événements et locuteurs variés, auxquels ils viennent en quelque sorte donner consistance. Les mots, arrimés à leur contexte d'énonciation, se présentent avec la valeur d'usage que leur octroie la communauté de locuteurs à laquelle leur transcription entend donner la parole. Ils sont moins liés à une vérité que contiendraient les codes eux-mêmes qu'à une performance à laquelle il s'agit d'avoir accès, de prendre part. Le «cratylisme» auquel Sherry Simon faisait allusion à propos de la coexistence textuelle de plusieurs langues fait bel et bien partie de l'univers de Majzels ; mais il porte moins sur les codes eux-mêmes que sur une relation à établir avec les locuteurs de ces codes. C'est pourquoi, comme dans la cabine de la Ronde où Hellman adolescent est employé et où il doit attirer différents joueurs, il devient nécessaire de faire se juxtaposer les langues sans présumer d'emblée de la direction de la traduction : «Venez voir, venez jouer, venez gagner. That's right, one thin dime to win. Ici ça ne coutera [sic] que dix cent pour gagner. Oyez, oyez, oyez, venez tenter votre chance.» (*H*, 170) Lorsqu'une langue l'emporte, sa présence renvoie à des expériences circonscrites, délimitant un cercle conjoncturel d'intervenants. Et son adoption est toujours sujette à révision.

En ce sens, les choix linguistiques opérés dans *Hellman's Scrapbook* s'effectuent sur la base de communautés non seulement à représenter, mais à créer. Majzels donne donc toute son importance à l'implantation

communautaire du discours, mais sans pour autant fixer l'usage de ce discours ou encore circonscrire la composition de ses utilisateurs. Plutôt reproduit-il les discours et les langues de façon à les faire circuler et à en élargir les résonances. Pour son narrateur, l'enjeu du plurilinguisme semble, en effet, en être un d'inclusion. «Didn't I speak a pretty fine French, even if it was a bastard mix of Parisian and Québécois?» (*H*, 126)<sup>32</sup>, se demande-t-il, cherchant à expliquer sa difficulté à trouver du travail à Montréal. Reconnaître et franchir tout à la fois les barrières linguistiques équivaut de son point de vue à établir un lien avec d'autres, c'est-à-dire à vérifier et à actionner le pouvoir d'inclusion du langage. Un exemple tiré de propos tenus et narrés en anglais par Hellman me semble, à cet égard, particulièrement éclairant. Il met en scène la rencontre du héros enfant avec les Rooney, une famille catholique dont il devient le voisin d'immeuble. Le rite initiatique que les trois frères Rooney inventent afin de mettre leur nouveau voisin à l'épreuve est axé sur des références supposées communes, et se veut facile à respecter. Il consiste, pour l'intrus, à répéter trois «Hail Mary» puisque «[e]very body knows Hail Mary» (*H*, 65)<sup>33</sup>. Les choses se compliquent, cependant, du fait que David Hellman est juif, et que ce trait distinctif outrepassse le cadre de référence délimité par les Rooney: «He couldn't have guessed I didn't know what a Hail Mary was» (*H*, 64)<sup>34</sup>.

Or, c'est en termes linguistiques que le problème est présenté: «I didn't know the password, even when it was given to me. [...] I couldn't play the game; I didn't know the language» (*H*, 64-65)<sup>35</sup>. Et c'est également par un détour linguistique que les enfants scelleront l'établissement d'un compromis. Non que la prière devienne le lieu d'un savoir partagé: elle demeurera l'apanage des Rooney. Mais, dans la confrontation, une certaine proximité s'installe et de nouveaux développements surviennent. Plutôt que de répondre à la question «What are ya, then?» (*H*, 66)<sup>36</sup>, David Hellman choisit de retourner à ses destinataires le défi qui lui a été lancé, et de les confronter à leur tour à une épreuve où il aura l'avantage: «I pointed to the strange-shaped boulder on the hill in the centre of the lot. Beat you to the rock, I said<sup>37</sup>.» Ainsi, le héros s'assure de gagner la course qu'il a organisée. Mais en échange, il baptise la cible désignée du nom que son concurrent lui octroie:

32. «Ne parlais-je pas un bon français, même si c'était un mélange bâtard de parisien et de québécois?»

33. «Tout le monde connaît le *Je vous salue Marie*.»

34. «Il ne pouvait pas deviner que je ne savais pas ce qu'était un *Je vous salue Marie*.»

35. «Je ne connaissais pas le mot de passe, même quand il m'était donné. [...] Je ne pouvais jouer le jeu; je ne connaissais pas le langage.»

36. «Qu'est-ce que t'es, alors?»

37. «J'indiquai la grosse pierre à forme étrange sur la colline au centre du terrain. Premier rendu à la roche, dis-je.»

That ain't a rock, he said. That's the Obelisk. He pronounced it Oberlisk. [...] I didn't wait to see if he had accepted the challenge. [...] I could hear Brian breathing hard behind me, but I kept my eyes on the Oberlisk and concentrated on negotiating the ruts and loose spots underfoot. I touched first, but he was right behind me<sup>38</sup>. (H, 66)

Même seul, même dans un discours marqué par la distance temporelle d'avec les événements relatés, et même quand ces événements incluent son éviction de la maison Rooney, le narrateur emporte avec lui le nom donné par le jeune Brian Rooney au site de leur alliance précaire : *oberlisk*. Il le relativise en le juxtaposant à d'autres noms («rock», «obelisk»...); mais il l'instaure aussi comme signe d'une expérience qui, pour avoir été partagée, s'avère transformatrice et propice aux redéfinitions :

I climbed the hill and approached the oberlisk. I stood there for a moment, I could almost breathe the coolness off the stone. Suddenly I knew this was what I had wanted all along : to be alone in this dry empty field, before this great rock on its mound, to be my own priest and say my own prayer (H, 77)<sup>39</sup>.

L'enjeu d'inclusion attaché à l'épisode de l'*oberlisk* se pose de nouveau quant à l'emploi du français. Dans cette optique, c'est moins la connaissance de la langue que son adoption qui est en cause, puisque avec elle se constitue un réseau mobile d'appartenance. Quand Hellman est employé d'usine, il se joint à l'exécutif syndical. Lorsque le syndicat et sa cohésion sont mis à l'épreuve, le démantèlement du front commun va de pair avec l'abandon d'un code commun. La performance linguistique alors accomplie repose moins sur un bris de la communication que sur un resserrement des frontières. Ainsi, après que les membres de l'exécutif syndical eurent été forcés de démissionner, le président tire ses conclusions ; et c'est au moyen d'un constant aller-retour entre le français et l'anglais qu'il repousse et relance son compagnon :

That's what it's all about, André says, switching into English, as though for my benefit. [...] You can talk about union 'til you are blue in your fucking face. Every man for himself. Sauve ta peau. Crosse l'autre avant qu'il y't'crosse. Tu m'comprends-tu? He stares at me for a moment, waiting for some sign of understanding, then shouting so the whole tavern turns around: We are just fish fucking in a tank, pour le plaisir des boss. [...] Oh, not you, David. You are not fish. You don't do it. Only us, dumb Peasoup, we screw each other all the time. He continues in English, a long exposition on screwing, a kind of catechism of screwing [...]. My people, we belong to

38. «C'est pas une roche, dit-il. C'est l'obélisque. Il prononçait oberlisk. [...] Je n'attendais pas de voir s'il acceptait le défi. [...] Je pouvais entendre Brian respirer fortement derrière moi, mais je gardais les yeux sur l'oberlisk et m'appliquais à franchir les sillons et gravillons sous mes pieds. J'arrivai premier, mais il était juste derrière moi.»

39. «Je grimpai la colline et m'approchai de l'oberlisk. Je restai là un moment, je pouvais presque respirer la fraîcheur venant de la pierre. Soudain je sus que c'était ce que j'avais voulu depuis le début ; être seul dans ce champ vide et sec, devant cette grande roche sur son socle, être mon propre prêtre et dire mes propres prières.»

the screwed<sup>40</sup>. C'est la première fois que tu me parles en anglais, André. Comme s'il y avait des choses que je ne comprenais pas en français. Tous ces mois qu'on a travaillé ensemble, pour qui tu me prenais? [...] Est-ce possible que j'aie cru un seul instant être devenu un autre, avoir changé de nom? (*H*, 335-337)

En somme, l'adoption d'une posture linguistique commune semble devoir n'être qu'une mesure temporaire d'intégration communautaire. Certes, il est envisageable de surmonter la barrière des langues et de brouiller les catégories linguistiques. En situation de crise, par contre, les modèles d'appartenance axés sur l'exclusivité ont tôt fait de réduire l'espace mitoyen des zones de contact à l'étroitesse intenable d'une ligne fine, acérée<sup>41</sup>. C'est à une telle ligne que se heurte David Hellman lorsqu'il constate l'aliénation qui est son lot dans la communauté de travailleurs dont il partage, *mais en partie seulement*, les codes et les points d'ancrage :

They are all here because it's the best place they could have hoped for, the place they always knew they were coming to. I had to come here too, I really don't have any other options: [...] I have to work somewhere; and yet it's not easy to explain myself or my presence in this place. There's something shady about me, something suspicious (*H*, 269)<sup>42</sup>.

L'artiste chicano Guillermo Gómez-Pena le fait remarquer : « Working in different languages creates different levels of complicity<sup>43</sup> ». C'est ce qui se produit dans *Hellman's Scrapbook*. Joués l'un contre l'autre, ces niveaux de complicité exposent leurs contradictions, au risque de s'annihiler : Hellman est rejeté par ses compagnons du syndicat et mis à la porte par leurs patrons. Possédant des caractéristiques de chacun, il ne trouve place dans aucun des groupes qui s'opposent. En même temps, la difficulté d'accéder à l'espace de l'autre, de s'y fondre, ne constitue en

40. « C'est de ça qu'il s'agit, dit André, passant à l'anglais, comme s'il le faisait dans mon intérêt. [...] Tu peux t'époumoner à parler de syndicat jusqu'à ce que ton ostie de face devienne bleue. Chacun pour soi [...]. Crosse l'autre avant qu'il y t'crosse. Tu m'comprends-tu? Il me dévisage un instant, attendant un signe de compréhension, puis criant de sorte que toute la taverne se retourne : on est rien que des poissons fourrant dans un bocal, pour le plaisir des boss. [...] Oh, pas toi, David. T'es pas un poisson. Tu fais pas ça. Rien que nous, stupides *peasoup*, on se foure tout le temps les uns les autres. Il continue en anglais, un long exposé sur le fourrage, une sorte de catéchisme du fourrage. [...] Mon peuple, on est de ceux qui se font fourrer. »

41. Sur cette réduction des zones de contact en périodes de conflit, voir Smadar Lavie, « Blowups in the Borderzones: Third World Israeli Authors' Gropings for Home », Smadar Lavie et Ted Swedenburg (dir.), *Displacement, Diaspora, and Geographies of Identity*, Durham/Londres, Duke University Press, 1996, p. 57-96.

42. « Ils sont tous ici parce que c'est le meilleur endroit où ils pouvaient espérer aboutir, l'endroit où ils ont toujours vu qu'ils aboutiraient. Il fallait que je vienne ici moi aussi, je n'ai vraiment pas d'autre choix. [...] Il faut bien que je travaille quelque part; mais il reste que c'est difficile d'expliquer ma personne ou ma présence dans cet endroit. Il y a quelque chose de louche à mon sujet, quelque chose de suspect. »

43. Guillermo Gómez-Pena, dans Coco Fusco, *English is Broken Here: Notes on Cultural Fusion in the Americas*, New York, The New Press, 1995, p. 151. (« Travailler dans des langues différentes crée différents niveaux de complicité. »)

rien la confirmation d'un lieu d'appartenance donné d'emblée, et qui serait infranchissable. Plutôt suggère-t-elle une plasticité identitaire faite avant tout d'inconfort, puisqu'elle n'autorise ni métamorphose, ni recouvrement. Robert Majzels nous met en présence d'un personnage refoulé dans un espace désespérément intersticiel. Cet espace, on l'a vu, trouve dans la figure de la traduction une puissante évocation. En effet, si la traduction acquiert aujourd'hui « une importance proprement fondatrice », c'est que, lieu du passage entre les langues et entre les cultures, elle en est venue à « exprimer l'instabilité de toute identité<sup>44</sup> ». D'autres images, tout aussi suggestives, sont également évoquées pour suggérer l'entre-deux où se trouve David Hellman. Arrêté aux Philippines en compagnie de révolutionnaires locaux, Hellman est conduit, avant d'être renvoyé au Canada puis interné, dans un *no man's land* entre les nations. Un *no man's land*, pourrait-on ajouter, à l'image du sujet qui y est inséré :

*My embassy? Neat white men in suits speaking in stiff Wasp accents. Would they even recognize me as one of their citizens? There didn't seem to be anything tying me to them except the pure technicality of my passport. [...] I stared at the image in the mirror over the sink: [...] absolutely no trace of Filipino. It was a shock. I had forgotten who I was, what I looked like. No wonder Manny had not bothered to speak to that face. It was not a face that could be trusted (H, 442-443)<sup>45</sup>.*

Pour le narrateur de *Hellman's Scrapbook*, les rencontres que la traversée des langues autorise sont plus souvent qu'autrement suivies de mouvements de repli : de ses mésaventures avec les Rooney jusqu'à l'institut psychiatrique, en passant par l'usine et par les Philippines, le parcours de Hellman en est un d'exclusions successives. Ce parcours n'implique pas pour autant la paralysie, puisqu'il laisse poindre la possibilité de renouveler les interpellations, et de reconstituer l'espace discursif rendu accessible par l'emploi d'une langue ou d'une autre. Qu'on pense au rôle de l'*oberlisk* dans la narration de David Hellman adulte. Ou à l'usage du français, transporté dans le monologue intérieur du personnage, et qui vient contribuer à reconstruire comme un espace habitable la zone intermédiaire qui est la sienne : « Ça suffit ! Grouille-toi un peu ! Time to get off my ass and do something. Hellman, get yourself together » (H, 264)<sup>46</sup>. De même,

44. Sherry Simon, « Entre les langues : *Between* de Christine Brooke-Rose », *TTR*, vol. IX, n° 1, septembre 1996, p. 67 et 66.

45. « *Mon ambassade ? Des hommes blancs rangés, en veston, parlant avec de rigides accents wasp [wasp : blanc, anglo-saxon, protestant]. Me reconnaîtraient-ils comme l'un de leurs citoyens ? Rien ne semble me rattacher à eux si ce n'est le pur détail technique que représente mon passeport. [...] Je dévisageai l'image dans le miroir au-dessus de l'évier : [...] absolument aucune trace de philippin. Ce fut un choc. J'avais oublié qui j'étais, de quoi j'avais l'air. Pas étonnant que Manny ne se soit pas donné la peine de parler à ce visage. Ce n'était pas un visage auquel on pouvait faire confiance. »*

46. « Il est temps de me lever de sur mon cul et de faire quelque chose. Hellman, ramasse-toi. »



l'expression *siguro* (*peut-être*), que se partagent le tagalog et quelques autres langues des Philippines, devient peu à peu coutumière dans l'univers linguistique du *Scrapbook*. Hellman l'utilise tel un mot de passe ravisant ses points de contact avec un univers dont il a été arraché aussi abruptement qu'il s'y est jeté. L'usage de plusieurs langues concourt ici à la création du cadre, incertain mais élargi, par lequel il tente de se reconstituer comme personnage. Juxtaposés, les différents niveaux de complicité mis au jour dans le plurilinguisme font entendre sur une même tribune une série de voix souvent discordantes ; mais ils permettent aussi de déplacer les marges des communautés rassemblées lors de telle élaboration discursive, en soulignant le caractère transformationnel et fluctuant des postures énonciatives adoptées. De cette façon s'entrecroisent un usage de la langue comme lieu d'appartenance communautaire et un usage de la langue en tant que mode d'interaction, c'est-à-dire comme moyen d'entrer en contact avec d'autres. D'un côté, le langage représente et identifie ses locuteurs ; de l'autre, il les rassemble selon des configurations changeantes.

### **Ici, maintenant : renouveler les interpellations**

Afin d'articuler ces configurations et leurs mouvements, l'écriture de Majzels fait appel non seulement à plusieurs langues, mais à une diversité de conceptions de la langue. Dépassant la tendance générale à « mentionner les langues sans les citer<sup>47</sup> », cette écriture enchâsse la langue française dans toute sa matérialité — en tant précisément qu'elle constitue un objet de lutte. Ce faisant, elle se montre sensible à un imaginaire de la langue qui tend à attribuer au français le rôle de « pivot de la définition du Québec comme peuple<sup>48</sup> ». En même temps, le détour par les Philippines qu'opère le roman lui permet d'intégrer — et de confronter — le débat québécois sur la langue à un ensemble de préoccupations plus vastes, renouvelant les enjeux liés à la fameuse question linguistique. En ce sens, on peut dire que Majzels appartient à cette nouvelle lignée d'écrivains québécois pour qui les tensions linguistiques peuvent être dédramatisées, et le plurilinguisme, vécu « sous forme de polysémie verbale et textuelle<sup>49</sup> ».

Mais il est encore un autre modèle auquel l'écriture de Majzels paraît redevable — un modèle tiré, cette fois, de l'expérience des Juifs en diaspora. C'est d'ailleurs en faisant référence à ce modèle que l'auteur confie à Lianne Moyes : « I see in that terrible situation of being homeless the

47. Rainier Grutman, *op. cit.*, p. 38.

48. Gouvernement du Québec, « La langue française au Québec, Politiques, loi et règlements, Énoncé de politique linguistique », 1996, <http://www.spl.gouv.qc.ca/langue/tablematiere2.html#1a>.

49. Lise Gauvin, *Langagement, op. cit.*, p. 212.

possibility for resistance. It's an ethical position for me<sup>50</sup>.» Envisagés à la lumière d'une position diasporique, l'enjeu d'inclusion et le statut d'intermédiaire, dont on a vu qu'ils étaient partie prenante du rapport aux langues développé dans *Hellman's Scrapbook*, prennent de nouvelles dimensions. Encore que cette explication doive être considérée avec circonspection, puisqu'elle est loin de se présenter comme une clé facilitant la compréhension du texte. Au contraire, la question de l'identité juive est abordée de façon à déjouer toute tentative de lui assigner un rôle déterminé. D'une part, l'identité juive et ses calamités sont placées à l'origine du processus d'écriture enregistré dans le cahier de Hellman : «For Papa. Because you were first. [...] Do you remember, Papa? Because I do, every bit of it» (*H*, 7)<sup>51</sup>. Le rapport de filiation qui s'établit entre le père destinataire et le fils destinataire du récit passe par l'intériorisation, de la part du second, de l'expérience des camps et de l'immigration subséquente qui furent le lot du premier. D'autre part, toute indication quant aux résultats de cette transmission devient sujette à caution : «Go ask those mindfuckers who make it their business, and it's a good living, to interpret the malaise of wandering Jews» (*H*, 272)<sup>52</sup>. *Hellman's Scrapbook* se caractérise par une méfiance envers toute forme d'interprétation figée<sup>53</sup>.

L'adoption d'une perspective diasporique a des conséquences linguistiques qui valent néanmoins la peine qu'on s'y arrête. L'une des caractéristiques de cette perspective est que, s'exprimant en différentes langues selon les lieux d'où elle est articulée et les changements qui y surviennent, elle met en cause le rôle de la langue comme point d'ancrage essentiel de l'identité culturelle<sup>54</sup>. C'est dire que, sur ce point du moins, elle se situe à mille lieux de l'habitude québécoise faisant du français la garantie d'une spécificité culturelle à préserver. En même temps, la perspective diasporique rejoint la surconscience linguistique québécoise par son expérience de la fragilité et des fractures linguistiques. Pour l'écrivain juif, écrit Régine Robin — et l'écrivain juif auquel Robin fait allusion est

50. Robert Majzels et Lianne Moyes, «This could be what a conversation is — simply the outline of a becoming: Robert Majzels in conversation with Lianne Moyes», *Matrix*, n° 52, 1998, p. 20. («Je vois dans cette terrible situation d'être sans foyer une possibilité de résistance. C'est une position éthique pour moi.»)

51. «Pour papa. Parce que tu étais le premier. [...] Tu te souviens, papa? Parce que moi, je m'en souviens, de chaque détail.»

52. «Allez demander à ces chambouleurs de cerveaux qui font leur affaire, et ça paie bien, d'interpréter le malaise des Juifs errants.»

53. Et Hellman, en guise de protestation, s'amuse à transformer, à chaque mention, le nom du psychiatre chargé d'interpréter son cas : le docteur Caulfield devient «Crackfile», «Coldfeel», «Coolfool», etc.

54. Micheline Labelle, Gaétan Beaudet, Joseph Lévy et Francine Tardif, dans «La question nationale dans le discours de leaders d'associations ethniques de la région de Montréal» (*Cahiers de recherche sociologique*, n° 20, 1993, p. 97-98), font état d'une telle attitude face à la langue dans les communautés juives montréalaises.

bien celui de la diaspora — « la langue fait toujours problème<sup>55</sup> ». D'où l'intérêt des zones de contact que Majzels aménage entre ces deux approches de la langue. En conformité avec une posture diasporique, l'écriture de Majzels autorise la traduction, le déracinement, les transferts linguistiques de contenus spécifiques. Mais, en cela également fidèle au modèle diasporique, elle pose tout autant la question de son enracinement, de son infiltration « à même les fissures des frontières sociales<sup>56</sup> » québécoises.

La proposition linguistique que représente *Hellman's Scrapbook* dans le champ littéraire québécois oblige à réévaluer certains présupposés critiques. Dans *D'amour, P.Q.*, roman publié en 1972, Jacques Godbout écrivait : « La libération du verbe [...] passe par l'affirmation du français en Amérique. Il ne peut y avoir de littérature bilingue<sup>57</sup>. » Le propos du personnage de Godbout faisait alors écho à un sentiment linguistique qui, au Québec, a été abondamment commenté<sup>58</sup>. Ce propos demeure pertinent dans la mesure où la corrélation qu'il établit entre l'affirmation du français et l'exclusion d'autres langues (de l'anglais surtout) continue d'avoir une influence dans le champ critique actuel<sup>59</sup>. À cet égard, le cas de Majzels est particulièrement intéressant parce que, chez lui, c'est justement par le biais d'une démarche littéraire traversant les frontières linguistiques que le fait français entend s'affirmer. C'est dire que le modèle de reconquête sur lequel notre modernité littéraire s'est fondée n'avait pas prévu tous les scénarios auxquels il donnerait naissance.

Le plurilinguisme de *Hellman's Scrapbook*, lieu de contestation et d'expérimentation, soulève donc une question qui vaut autant pour son principal personnage que pour la réception du livre dont il est le protagoniste : sur quelles bases s'établit-on en un lieu, une communauté eux-mêmes façonnés par la diversité ? La question est, au Québec, brûlante d'actualité. Avec humour, Majzels montre le caractère équivoque des réponses qui peuvent y être apportées :

Mama had her own criteria [...]. Finally she chose an apartment on Côte Sainte-Catherine, across the street from the Jewish General Hospital. In spite of the hospital, this neighbourhood was really a mix. On St. Kevin Street, behind us, there was an English Catholic School and a church, and south on

55. Régine Robin, *Kafka*, Paris, Belfond, 1989, p. 28, citée par Lise Gauvin, *Langagement*, *op. cit.*, p. 182.

56. Zygmunt Bauman, *Modernity and the Holocaust*, Ithaca (New York), Cornell University Press, 1989, p. 41, cité et traduit par Robert Majzels, « Anglophones, francophones, barbarophones... », *loc. cit.*, p. 19.

57. Jacques Godbout, *D'Amour, P.Q.*, Paris, Seuil, 1972, p. 153.

58. Voir entre autres les travaux de Gauvin précédemment cités, ainsi que : Simon Harel, *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 71-107 ; et Sherry Simon, *Le trafic des langues*, *op. cit.*, p. 37-55.

59. En témoigne le commentaire de Gilles Marcotte, cité à la note numéro 4. On notera également que *Hellman's Scrapbook*, au moment de sa parution, a suscité peu d'intérêt chez les critiques francophones.

Côte-des-Neiges, between our street and the Protestant school I would be attending, we spotted a French school. She was satisfied. It didn't work out that way of course, although I never had the heart to tell her. In fact it meant that, in order to get to my school, I had to fight my way past the English Catholic kids at St. Kevin's, up Côte-des-Neiges where the French boys were lying in wait, and then into the Anglo-Protestant schoolyard, where kikes were barely tolerated and Frenchies were anathema. (*H*, 60-61)<sup>60</sup>

Une traduction française de *Hellman's Scrapbook* devrait paraître en 2002<sup>61</sup>. Majzels trouvera-t-il, à l'occasion de cette traduction, ce public francophone auquel il s'adresse *déjà* dans l'original? Quoi qu'il en soit, il serait dommage que la nouvelle configuration linguistique sous laquelle se présentera alors *Hellman's Scrapbook* fasse oublier l'exemplarité de sa version anglaise et plurilingue au sein des lettres québécoises. Après tout, comme les romans francophones ayant inspiré à Gauvin la notion de surconscience linguistique, *Hellman's Scrapbook* fait bel et bien montre « d'un rapport au langage qui n'a rien de linéaire ni d'abstrait, mais est la prise en charge par une conscience individuelle de la multiplicité des discours<sup>62</sup> ».

L'écriture de Majzels nous invite à tirer toutes les conséquences d'une conception de la littérature québécoise qui valorise pareille multiplicité des discours. « En ce lieu peuplé d'anglophones et de francophones, permettez-moi d'être un barbarophone<sup>63</sup> », revendique l'auteur de *Hellman's Scrapbook*. « I should be working on the here and now. Because the here and now is the problem » (*H*, 27)<sup>64</sup>, s'inquiète de son côté son personnage. Ici, maintenant, les lettres québécoises ont l'occasion de s'ouvrir aux implications, même insoupçonnées, de la surconscience linguistique dont elles tirent leur spécificité. Il s'agit pour elles, me semble-t-il, de répondre aux interpellations renouvelées qu'avec *Hellman's Scrapbook*, cette surconscience en est venue à susciter.

60. Maman avait ses propres critères [...]. Finalement, elle choisit un appartement sur Côte Sainte-Catherine, en face du *Jewish General Hospital*. En dépit de l'hôpital, le quartier était vraiment un mélange. Sur la rue St. Kevin, derrière nous, il y avait une école anglaise catholique et une église, et au sud sur Côte-des-Neiges, entre notre rue et l'école protestante que je fréquenterais, nous avons remarqué une école française. Maman était satisfaite. Les choses ne se sont pas passées comme ça évidemment, bien que je n'aie jamais eu le cœur de le lui dire. En fait, le résultat était qu'afin de me rendre à mon école, il me fallait me battre pour me faire un chemin au travers des Anglais catholiques sur St. Kevin, puis sur Côte-des-Neiges où les Français se tenaient en embuscade, et puis dans la cour d'école anglo-protestante, où les Juifs étaient à peine tolérés et où les Frenchies étaient des anathèmes.»

61. Claire Dé en sera l'auteure, à qui l'on doit déjà la traduction d'un autre roman de Majzels : *City of Forgetting*, Toronto, Mercury Press, 1997 ; *Montréal barbare*, Montréal, Les Intouchables, 2000.

62. Lise Gauvin, *Langagement*, op. cit., p. 178. Gauvin fait ici référence à Réjean Ducharme.

63. Robert Majzels, « Anglophones, francophones, barbarophones... », loc. cit., p. 20. On notera que cet article a également été publié en anglais, de sorte que la revendication de barbarophonie ne s'adresse pas qu'aux francophones. (« Anglophones, Francophones, Barbarophones: Writing with a Broken Language », *Matrix*, n° 49, 1996, p. 58-59)

64. « Je devrais travailler sur l'ici-maintenant. Parce que l'ici-maintenant est le problème. »